



Title: “«Regardez si ça germe et si ça pousse !». Le processus de re-«paysannisation» des zones rouges du front occidental après la Grande Guerre”

Author: Chantal Dhennin-Lalart

How to cite this article: Dhennin-Lalart, Chantal. 2016. “«Regardez si ça germe et si ça pousse !». Le processus de re-«paysannisation» des zones rouges du front occidental après la Grande Guerre.” *Martor* 21: 25-36.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Román* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-21-2016/>

The publishers wish to thank photographer Kathleen Laraia McLaughlin for providing interstitial images of this issue.

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d’Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l’anthropologie visuelle et culturelle, l’ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l’accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l’auteur.



«Regardez si ça germe et si ça pousse!» Le processus de re-«paysannisation» des zones rouges du front occidental après la Grande Guerre



Chantal Dhennin-Lalart

Professeur, Dr., Laboratoire HILLI à ULCO, Université Lille Charles de Gaulle, France
chantal@dhennin.com

ABSTRACT

World War I has destroyed within four years everything that the ancestral patience of cultivators had been building during millennia of peasant labour. These traces are mostly visible on the occidental part of the ancient German-British front. More than elsewhere, the war enterprises have devastated the semi-natural territories and the cultivated ones in the region. The fact is certificated by the testimonials of rural people, by archive studies and by a part of the region's literature which has tackled the subject, especially *Le fardeau des jours* by Léon Boquet (1924, Paris, Albin Michel).

KEYWORDS

Grande Guerre, foin et prairies semi-naturelles, savoir local, agriculture, patrimoine

Si, durant le dernier siècle, les paysages de l'Europe ont changé d'une manière importante à cause du développement sociopolitique et économique qui a fait décroître les domaines gérés d'une façon traditionnelle, il est d'autres événements qui ont profondément modifié les cultures habituelles, la dimension patrimoniale des pratiques agricoles et la diversité biologique des milieux semi naturels. Ces événements sont, en particulier, ceux de la Grande Guerre qui a détruit en quatre ans tout ce que la patience ancestrale des ruraux avait créé depuis des millénaires de labeur paysan. Le paysage agro-pastoral y était à la fois un espace d'*openfield* quand il s'agissait des fermes industrielles avec leurs grands champs hérités de l'époque des granges céréalières des abbayes, et un espace de bocage et de petits champs de maraîchage quand il était question de petits agriculteurs menant souvent deux activités, l'une de cultivateur l'autre d'ouvrier, pour pouvoir vivre décemment. Des évolutions, en des endroits spécifiques appelés «zone

rouge», sont apparues au lendemain de la Première Guerre mondiale. Elles sont liées à l'histoire sociale en général, à l'histoire rurale en particulier (Calmès 1992) et à l'histoire de l'espace du front occidental, plus significativement. Il est apparu ainsi des mutations jugées fondamentales quant aux conditions de vie des populations concernées, et des changements subis plus que voulus par les différentes composantes du monde rural abîmé par le cataclysme des ruines du double front germano-britannique. Sera pris un angle particulier pour aborder ce phénomène, à savoir le point de vue de la culture du foin qui, par son côté semi-naturel autant que cultivé, présente l'avantage de montrer le processus de re-«paysannisation» des terres agricoles dévastées par la guerre de 1914-1918.

Ce sont les atteintes aux territoires dévastés par les activités guerrières et leur remise en état qui sont proposées ici dans notre étude. L'espace géographique inclus dans ce champ d'investigation est centré sur la portion occidentale de l'ancien corridor

des combats germano-britanniques, et en particulier sur la partie sud-ouest de l'agglomération lilloise qui a subi invasion, occupation, assauts, incendies, bétonisation des lignes de défense, entailles profondes dans son sol pour les alignements parallèles des tranchées, des parapets et des blockhaus de protection des soldats. Un cadre bien caractéristique est concerné par cette dévastation, c'est un ensemble de villages allant d'Armentières à Lens qui fut très prospère au début du XX^e siècle et qui n'a retrouvé sa démographie, ses activités et une richesse relative que près de soixante années plus tard, à la fin des Trente Glorieuses. Il est essentiel aussi, dans cette contrée marquée par la Grande Guerre, de réhabiliter l'individu en tant qu'acteur de sa propre histoire. Le processus de re-«paysannisation» des zones rouges va donc évoquer diverses catégories rurales: le patron de grande ferme, une sorte d'entrepreneur qui, par son souci de faire redémarrer son affaire, procure du travail aux employés qui reviennent trouver chez lui un salaire; l'ouvrier agricole qui, parce qu'il dispose de l'argent gagné, est consommateur de services et de biens dans les communes qui repartent vers la vie normale de la sortie de guerre; les familles qui gravitent autour de ces noyaux de redémarrage et qui installent une vie nécessitant écoles, routes, commerces et services administratifs.

Pour étudier la place du foin et la re-«paysannisation» des zones rouges, il faudra se baser sur les observations quantitatives qui sont centrées sur le secteur géographique s'étendant d'Armentières à Lens. Or, pour mener de sérieuses comparaisons entre avant la Grande Guerre et la sortie de guerre, il faudrait utiliser des ressources archivistiques, inexploitées ici, car détruites par les occupants lors de leur départ en octobre 1918. Ainsi, pour appuyer cette étude concernant le retour de l'agriculture sur l'ex-front occidental, il reste peu de sources. Les archives communales du canton de La Bassée ont été analysées et des aspects scientifiques

rigoureux ont pu en être retirés; les archives départementales ont aussi offert des points de vue comparatifs assez complets concernant les modes culturels et les productions; pourtant la quantification qui seule aurait permis de dire la portée sociale et collective des relevés individuels et communaux est difficile à tenter en raison du manque de données durant la sortie de guerre. Alors, faute de pouvoir étudier valablement l'évolution chiffrée des revenus et des biens, il a fallu s'appuyer sur d'autres sources. La documentation s'appuiera sur les récits des paysans et l'étude d'un roman régionaliste se situant dans ce secteur géographique, *Le fardeau des jours* (Bocquet 1924). Ces deux types de documents, loin de relever seulement du genre littéraire, sujet à caution car trop individualisé ou seulement fictionnel, sont des aubaines pour l'historien privé des regards statistiques sur la société elle-même. Les objets d'analyse seront donc scientifiques et quantitatifs quand cela est possible et littéraires et qualitatifs lorsque les archives précises manquent. Là est la limite de ce sujet sur les zones rouges qui, sans ce double foyer de vision, resteraient lettres mortes dans une problématique qui doit cependant faire apparaître le devenir de ces régions restées longtemps déshéritées.

• • • • •

Un retour mitigé du foin et des couvertures végétales semi naturelles durant la sortie de la Grande Guerre: la fin d'un paysage verdi par les haies et les fourrages

L'angle des statistiques agricoles, herbagères et culturelles, permettra d'observer l'état du système agropastoral du début du XX^e siècle. De même, la remise en route mitigée du foin et des couvertures végétales semi naturelles sera mise en évidence au sortir de la Grande Guerre par les chiffres provenant du Ministère de l'Agriculture pour 1919. La comparaison de ces deux ensembles de données constitue une indication majeure pour connaître

Commune	Superficie totale en hectares	Terres labourées	Prés et herbages	Jardins et maraichages	Bois et terres incultes	Froment	Avoine	Trèfle artificiel et herbage à foin
Fournes	822	790	69			360	75	119
Herlies	711	625	46		28	228	71	49
Illies	791	695	45	7		203	111	51
Marquillies	691	540	26	12	78	190	60	58
Wicres	276	242	24	4	6	67	26	44
Totaux	3291	2892	210	23	112	1048	343	321
Moyenne par commune	658	578	<u>42</u>	5	<u>22</u>	210	69	<u>64</u>
Pourcentage par rapport aux terres labourées		100 %	7 %	1 %	3 %	36 %	12 %	11 %

Fig. 1 Sélection d'emblavements végétaux dans cinq communes du Nord en 1912, en hectares (certaines rubriques sont non renseignées par l'administration, ou pas assez significatives pour apparaître). Sont soulignés les emblavements susceptibles de fournir du foin, des herbes à couper et du fourrage. Le total de ces surfaces est de 138 ha, soit environ un quart de la surface agricole des villages étudiés. Source 1.

le territoire et son évolution du fait de la Première Guerre mondiale. Pour les années précédant le conflit et pour celles correspondant à la sortie de guerre, cinq communes situées sur la zone rouge du conflit seront les témoins de notre démarche; elles permettront d'étudier la place du foin, des prés et des herbages.

Une première série de dénombrements présente les surfaces emblavées en herbe, foin et autres productions végétales en 1912, année de référence avant la Grande Guerre pour le Nord de la France (Figure 1). Ce tableau de 1912, montrant les emblavements végétaux dans les cinq communes du Nord du sud-ouest de Lille concernées bientôt par l'occupation allemande et les destructions, appelle plusieurs remarques. Il ressort d'abord de cette étude statistique agricole annuelle que la culture majeure, le blé, occupe un tiers des terres (froment, 36%), ce qui est d'ailleurs corrélé avec les excellents rapports financiers obtenus grâce aux céréales. Un commentaire des statistiques agricoles pour 1911, pour la commune voisine d'Hantay, précise en effet que «la récolte en blé a été bonne, surtout en grain; il y a eu un bon rapport.» Les rendements affichés en 1912 pour le blé, 25 q/ha, l'avoine, 28 q/ha, et les pommes de terre, 129 q/ha, confirment que le canton offre une excellente rentabilité végétale agricole. La région est prospère, ses terres

limoneuses sont riches. Le reste des terres agricoles est occupé par des pommes de terre, de la chicorée à café, des haricots verts et à grains, des betteraves à sucre, du tabac, du lin, du colza, du chanvre et de l'œillette, essentiellement des plantes industrielles.

D'autre part, les emblavements moyens par commune, concernant les plantes susceptibles de donner du fourrage, regroupent 138 hectares, soit environ un quart de la surface totale des localités. Il faut donc voir dans ces emblavements, situés en dehors de ces cultures principales, un complément judicieux permettant à l'élevage de trouver de quoi nourrir ses troupeaux. En effet, le foin révèle à la fois l'occupation des herbages et des prairies mais aussi l'alimentation des bêtes d'élevage dans ce territoire précis. On constate ainsi que «la place pour le foin», un quart des espaces de ces communes, est important. L'atout du foin est de fournir l'alimentation des grands troupeaux des fermes, la nourriture des nombreux animaux de trait et le fourrage de toutes les basses-cours. Le tableau met ainsi en évidence une des particularités de ce secteur, à savoir qu'une bonne partie des productions végétales, allant du foin naturel aux prairies artificielles, complète le mode agropastoral typique de ces cinq villages.

Le système céréales-foin-élevage est, par conséquent, une caractéristique majeure du sud-ouest de Lille en 1912. Les femmes y

1) Témoignage de Marie-Louise Dhennin (1917-2004), entretiens réalisés à Illies, par l'auteur, de 1970 à 1990.

2) Témoignage de Thérèse Crespel (1920-1996), entretiens réalisés à Illies par l'auteur, de 1970 à 1990.

3) Témoignage de Philibert Wicart (1900-1980), entretiens réalisés à Illies par l'auteur, de 1970 à 1980.

jouent un rôle important. Quand il s'agit des bovins, elles traient les vaches, elles mènent les bêtes en pâture, elles font le beurre et le vendent chaque semaine avec une brouette au marché de La Bassée¹. Quand il s'agit des caprins – on disait en patois picard les *maguettes* –, les femmes sont aussi très sollicitées car elles fabriquent le fromage, débitent la chair des chèvres et des chevreaux en morceaux et en font la commercialisation auprès des voisins². Quand il s'agit des porcins, ce sont les femmes également qui s'en occupent: elles donnent, certes, à manger habituellement aux bêtes mais, surtout, après que le cochon a été tué dans la cour de l'exploitation, elles s'occupent des rillons, du jambon, du saindoux, des saucisses et du boudin³. Pourtant, bien que ce système huilé et traditionnellement au point tourne parfaitement, des modes agricoles nouveaux apparaissent en cette première décennie du XX^e siècle tandis que d'autres sont en régression. Se développent au début du XX^e siècle le maïs, la chicorée à café, le tabac, le lin et le colza. Sont en cours de disparition l'épeautre, le méteil, le seigle, le millet vert, le rutabaga et l'oëillette. On voit donc se dessiner une évolution qui supprime peu à peu des champs les récoltes ancestrales en cours depuis les temps médiévaux et s'accélérer l'extension des cultures industrielles de bon rapport. Trois sont remarquables dans ces cinq localités en 1912, ce sont la chicorée à café, le tabac et le lin.

La chicorée à café est la nouvelle venue dans les grandes fermes qui consacrent de nombreux hectares à cette plante industrielle nécessitant une transformation sur place. La ferme Carle à Illies et la ferme Barrois à Marquillies, par exemple, se sont lancées dans la culture de la chicorée et ont aménagé de vastes bâtiments pour le traitement de la racine qui est coupée, séchée et torréfiée afin d'être ensuite vendue comme complément au café ou pour des infusions diététiques. Le tabac est davantage le fait de petits exploitants sans terre, des ouvriers souvent, qui louent un

hectare à un propriétaire voisin et qui, sur ce lopin à la très bonne rentabilité, ramassent l'équivalent d'une année de travail ailleurs. Les enfants participent à la récolte des feuilles, les femmes enfilent, les anciens trient selon les qualités: ce sont de petites entreprises familiales où tous contribuent. Quant au lin, il est l'apanage des grands champs des exploitations agricoles déjà industrialisées grâce à la mécanisation des récoltes et au rouissage des tiges dans des teillages construits à cet effet (Dhennin-Lalart 2015: 60-100). Ces trois exemples de cultures nouvelles montrent la remarquable faculté d'adaptation des agriculteurs du secteur, petits cultivateurs et grands fermiers, qui, si une activité décline, tentent d'autres voies, pourvu qu'elles rapportent mieux.

La Grande Guerre a ruiné ces traditions et ces évolutions agricoles. Les paysages étaient marqués par les haies et les vergers: les occupants allemands ont eu besoin de bois de soutènement pour établir les parapets des tranchées, pour alimenter les machines à vapeur des locomotives desservant le front, pour se chauffer dans leurs baraquements ouverts aux vents; les surfaces boisées avaient toutes disparu en 1919. Le système agropastoral, basé sur des prairies naturelles pour les vaches allaitantes et laitières, sur les bas-côtés herbeux des chemins de terre pour les nombreux troupeaux de moutons des familles hollandaises qui y faisaient paître leurs troupeaux et sur le fourrage naturel ou artificiel récolté deux, voire trois fois, durant l'année, est désormais anéanti: les familles revenues d'évacuation en 1919-1920 sont face à des ruines sinistres envahies de rats ou à des champs redevenus des territoires ensauvagés. Les bâtiments sont effondrés. La ruine est telle que l'ensemble des villages est déclaré sinistré à 100%. De plus, la dévastation des écoulements naturels des fossés et des rivières et la fin de la domestication ancestrale de l'eau, ont empêché une reprise agricole rapide puisque l'espace de ces villages était, pour les terres situées sur la ligne du front,

occupé de tranchées, de boyaux, de sapes et de barbelés. Et plus loin, la bétonisation des abris allemands, longues files de casemates herbues, a changé aussi radicalement la donne de la campagne désormais devenue un ex-champ de bataille.

Les statistiques sont incomplètes en 1919 pour dire ce bouleversement. Mais, même limitées, elles indiquent que la dévastation des villages est à son comble: « La première session ordinaire du conseil général présente un certain nombre de données dont celles-ci: en 1918, dans le canton de La Bassée, il y avait 383 km de tranchées à combler et 5636 ha de terres à nettoyer.⁴ » Dans ces conditions, le résultat, remarquable, d'une reprise des labours dès 1919 à 71% des terres autrefois cultivées permet de mesurer l'énorme investissement des hommes et des femmes à peine rentrés d'évacuation afin de redonner vie à leur territoire (Figure 2).

tempèrent cet optimisme des chiffres car on reste confondu devant le tableau des emblavements: les champs sont certes en grande partie relabourés, mais ils ne sont pas ensemencés! Seul le blé est remis en culture, encore est-ce seulement 12% des anciennes surfaces céréalières qui retrouvent leurs assises. Aucune autre culture n'est relancée. Quant aux prés, ils ne sont pas exploitables puisque les blockhaus et les tas de fils de fer barbelés encomrent encore les pâtures du secteur. Il n'est pas question de fourrage naturel encore moins de troupeau; en effet, les granges et autres étables, tout autant dévastées que les habitations, ont besoin des subsides de l'organisme des réparations pour pouvoir être rebâties. Le tableau de 1919 ne fait apparaître ni avoine, ni trèfle artificiel, ni herbages à foin. Les dégâts au système agricole sont, par conséquent, énormes, dévoilant ainsi une régénération très

4) Archives départementales du Nord, Délibérations du Conseil Général, janvier 1919, intervention d'Alexandre Crespel (1867-1955), maire de La Bassée depuis 1888 et député Entente républicaine démocratique depuis 1919.

Commune	Superficie totale en hectares	Terres labourées /donnée en 1912	Prés et herbages /donnée en 1912	Jardins et maraichage /donnée en 1912	Bois et terres incultes /donnée en 1912	Froment /donnée en 1912	Avoine /donnée en 1912	Trèfle artificiel et herbages à foin /donnée en 1912
Fournes	822	730/730				65/360		
Herlies	711	598/625				26/228		
Illies	791					0/203		
Marquillies	691	504/540				112/190		
Wieres	276	236/242				36/67		
Totaux	3291	2068/2892				239/1048		
Moyenne par commune	658	414/578				48/210		
Pourcentage par rapport aux terres labourées		71 % des terres autrefois labourées				12% en 1919 Rappel : 36 % en 1912		

Fig. 2 Sélection d'emblavements végétaux dans cinq communes du Nord en 1919, en hectares (certaines rubriques sont non renseignées par l'administration, ou pas assez significatives pour apparaître). Source 2.

Ce pourcentage de 71% de terres labourées en 1919 est obtenu grâce à l'aide des travailleurs chinois, des prisonniers de guerre allemands ainsi que des soldats français et britanniques employés au déminage et au désobusage. Cet ensemble de forces conjuguées permet de venir partiellement à bout de l'anéantissement des champs puisque, «au 1^{er} mars 1920, il ne restait plus qu'une centaine d'hectares à traiter.» Pourtant, les sources archivistiques venant du Ministère de l'Agriculture

incomplète du processus de redémarrage.

Au-delà de cette très lente remontée en culture, il faut aussi considérer la fin de la biodiversité du terroir dans les cinq villages considérés comme témoins de la ruine agricole causée par la Grande Guerre. 1914-1918 sonne en effet la fin d'un savoir-faire local et traditionnel concernant la gestion des sols. Première remarque: les hommes, les femmes, les enfants ne sont pas tous revenus en 1919 et 1920. Le cas du village d'Illies éclaire cette situation: la commune

avait 1450 habitants en 1911; elle ne retrouve que 850 habitants en 1921. Il faudra un siècle exactement pour que Illies comptabilise à nouveau plus de 1400 habitants, ce sera en 2013. La localité voit donc, du fait de la guerre, sa population diminuer de 600 habitants, presque autant d'individus en moins que ceux qui sont revenus. Les morts militaires et civils, originaires du village – près de cinquante personnes – ne peuvent à eux seuls expliquer cet état de fait. D'autres raisons sont à rechercher. On voit, par l'étude des correspondances durant la sortie de guerre, que les hommes sont revenus «voir» le pays dès le départ des occupants allemands et lorsque l'autorisation de revenir en territoire ex-envahi a été accordée par les autorités militaires alliées. Le résultat est: «Papa en a eu les bras cassés⁵.» Plus rien n'est debout, les axes routiers eux-mêmes sont indiscernables dans l'amas des gravats, la tâche de reconstruire au milieu de tant de ruines semble pour partie insurmontable. Il s'ensuit que des quartiers entiers n'ont pas retrouvé leurs habitants. Le hameau de Lannoy, qui regroupait cinq petites fermes dans des zones en voie d'être bien asséchées, devient un hameau vide: rien n'y est reconstruit puisque aucun habitant ne réintègre son ancien lieu de vie.

La seconde remarque concerne la fin des savoirs et des savoir-faire qui correspondaient à ces habitats désertés. Car, l'exemple de Lannoy le montre, les lieux non-réinvestis sont les écarts, les hameaux éloignés, les terres ingrates. Les anciens habitants de ces nouveaux déserts disposaient d'une expérience originale en matière de gestion des zones humides qui a disparu avec eux. La preuve, chez ces ruraux éloignés du centre-bourg, il était normal de se rendre à la messe par brouillard ou par temps venteux, de partir avec sa brouette au marché du chef-lieu pour vendre son beurre qu'il pleuve à verse ou qu'il neige avec abondance, d'atteler son char à bancs pour se rendre en ville quand les chemins étaient ennoyés, d'envoyer ses enfants au catéchisme avec des chaussures de rechange.

Au-delà de cet état d'esprit, des stratagèmes étaient à l'œuvre: larges herbues le long des chemins, aulnes et saules en bordure des fossés, pierres d'appoint aux endroits humides pour passer à sec, installation de «tournières», c'est-à-dire de lieux creusés profondément avec forte rétention d'eau pour absorber les pluviométries exceptionnelles, nombreuses haies pour arrêter les bourrasques et abriter une faune régularisatrice des espèces nuisibles, foin emmagasiné en abondance afin de faire face aux intempéries et à l'hibernation des bêtes durant la saison froide⁶.

Le départ, sans retour, d'une paysannerie experte a achevé ce que les occupants allemands avaient déjà bien engagé: la fin de la gestion des zones humides et des prés. Depuis, et le résultat est encore visible au début du XXI^e siècle dans le lieu témoin de Lannoy, l'eau stagne sur une largeur de quatre, voire cinq mètres, au-delà de chaque rive des fossés. Le curage régulier ne parvient pas à contenir toutes les sources, pluies et ondes qui envahissent les pâtures durant près de six mois de l'année. Il faut donc admettre que d'anciens mécanismes, non repris, échappent aux modernes acteurs de l'aménagement du territoire. Il suffit ainsi de regarder la «tournière» de Lannoy, à l'angle vers l'Ecuelle, pour deviner qu'un approfondissement de ce réceptacle permettrait, au moins, selon les dires des anciens, de réguler un peu mieux les eaux du secteur. Parmi ces modifications du paysage et des us agricoles, il faut regarder la place accordée au foin qui, pour l'instant et pour de nombreuses années, disparaît des emblavements.

• • • • •

La longue remontée du foin et des herbues

L'année 1924 correspond aux premières statistiques concernant le recommencement agricole. Le tableau des emblavements végétaux dans les cinq communes-témoins le démontre. En effet, les espaces cultivés

5) Marie-Louise Ghestin et Rosa Dhennin, *Echanges de lettres de 1917 à 1920. Correspondance non publiée. Archives personnelles.*

6) Madeleine Delerue, *Entretiens avec l'auteur, Illies, 1970-1990.*

sont presque tous reconquis, le territoire n'est plus encombré d'éboulis laissés qu'à seulement 2% des terres qui étaient labourées en 1912. Les emblavements, faibles en 1919, sont dorénavant réactivés.

Les réalités agricoles du canton de La Bassée, lors de la sortie de guerre, apparaissent disparates. D'abord, les cinq localités, qualifiées de «zone rouge», connaissent une certaine remise en activité, exceptionnelle étant donné le chaos de béton et de barbelés emmêlés qui semblait empêcher, pour de longues années, une reconquête socialisée. Ensuite, il faut considérer les écarts entre ces communes: visiblement, les localités les plus atteintes en 1919, situées immédiatement sur le front

populations civiles. Pendant l'immédiate après-guerre, les habitants de retour ont droit à des préfabriqués faits de planches en bois pour les murs, de tôles en demi-lune pour les toitures et de papier bitumé pour l'étanchéité et la lutte contre le froid. Puis vient, après des formalités longues en démarches et coûteuses en temps alors que tout presse, le moment attendu de la reconstruction qui permettra de retrouver des conditions de vie plus acceptables.

Cette fois, en 1924, le tableau statistique (Figure 3) peut être étudié relativement aux cinq communes de notre étude, Fournes, Herlies, Illies, Marquillies et Wicres, dont les maires, rentrés dans leurs fonctions, peuvent renseigner désormais l'administration. La

Commune	Superficie totale en hectares	Terres labourées /donnée en 1912	Prés et herbages /donnée en 1912	Jardins et maraichages /donnée en 1912	Bois et terres incultes /donnée en 1912	Froment /donnée en 1912	Avoine /donnée en 1912	Trèfle artificiel et herbage à foin /donnée en 1912
Fournes	822	730/730				380/360	115/75	9
Herlies	711	598/625	79		3	169/228	161/71	18
Illies	791	675/695	50		6	219/203	112/111	15
Marquillies	691	559/540		1	12	218/190	94/60	23
Wicres	276	260/242		1		100/67	35/26	5
Pourcentage par rapport aux terres labourées		98 % des terres autrefois labourées	0,5 % Rappel : 7 % en 1912	0 % Rappel : 1 % en 1912	0 % Rappel : 3 % en 1912	38 % Rappel : 36 % en 1912	18 % Rappel : 12 % en 1912	2 % Rappel : 11 % en 1912

Fig. 3 Sélection d'emblavements végétaux dans cinq communes du Nord en 1924, en hectares (certaines rubriques sont non renseignées par l'administration, ou pas assez significatives pour apparaître). Source 3.

allemand, comme Illies, et celles qui étaient des villages d'arrière-front assez préservés, comme Wicres, ont un redémarrage identique. Pour autant, en dépit de ces regains, tout le canton de La Bassée connaît un marasme dont il va difficilement sortir durant les années de l'Entre-deux-guerres. D'abord, les villages de l'immédiate zone rouge doivent reconstruire avant de redémarrer. Le maître-mot des habitants qui se réinstallent est en effet «reconstitution». Reconstitution déclarative du patrimoine immobilier et mobilier disparu. Reconstitution cadastrale des parcelles, des routes, des établissements privés et publics. Reconstitution amiable des dégâts causés suite au vandalisme des troupes, aux incendies criminels et à l'abandon durant les quatre années de l'exode forcé des

première remarque concerne la superficie labourée: les cinq communes disposaient avant-guerre de 2892 hectares; elles en ont remis en état 2822 en 1924; les espaces cultivés sont redevenus presque identiques par rapport au début du XX^e siècle. Le territoire est donc débarrassé de ses débris, ruines et éboulis datant des quatre ans d'occupation et de combat. Il y a un retour caractérisé au territoire agricole du début du XX^e siècle. La seconde remarque est relative aux emblavements: alors que la superficie de 1912 est retrouvée en terme d'hectares de terres labourées, on pouvait supposer que les mêmes champs recevraient les mêmes assolements et les mêmes cultures; l'étude statistique des emblavements végétaux montre qu'il n'en est rien. Certaines modifications, certes minimes, laissent



entrevoir une pratique rétrograde et un repli sur des productions antérieures, c'est l'objet de la troisième remarque. Il faut en effet lire ainsi l'augmentation, légère certes, mais évidente, des seigle, rutabaga, méteil et osier qui avaient quasiment disparu au tournant du XX^e siècle. La quatrième remarque montre la consolidation des plantes industrielles, apanage des fermiers industriels (lin, betteraves à sucre, chicorée à café) et des petits ouvriers-cultivateurs pour qui la plantation du tabac est l'appoint absolument nécessaire pour vivre. La cinquième remarque est relative au blé: le nombre d'hectares de froment par commune était de 210 en 1912; la guerre étant passée par là, la moyenne atteint maintenant 217 hectares: il faut nourrir les hommes!

A cet égard, les statistiques sur le foin sont révélatrices du système agricole dont on avait compris, au début du XX^e siècle, qu'il était agropastoral, et de la société qui avait été montrée prospère en 1912 grâce aux bons rendements du pays de Weppes. Les herbages ont acquis dorénavant une triple fonction: 1) Les prairies naturelles profitent d'espaces nouveaux: ceux qui, vallonnés par les trous de mines et inoccupables autrement, sont désormais complètement vidés de leurs anciens habitants. 2) Des prés recouvrent dorénavant d'anciennes parcelles labourées recélant des blockhaus trop nombreux pour qu'une autre utilisation agricole puisse se faire. Certes, les propriétaires ont «touché des dommages de guerre» pour faire sauter les abris bétonnés de leurs terrains mais les besoins d'argent étant si pressants, nombreux parmi eux ont profité de l'aubaine de cet apport pour faire face à des dépenses plus nécessaires; les blockhaus sont restés. 3) Des terres à labours et des pâturages ancestraux ont donc inversé leur fonction même si, globalement, les herbages naturels et les trèfles artificiels ont diminué en superficie dans les communes de l'ex-zone rouge du front, les animaux de la ferme à nourrir ayant, parallèlement, diminué aussi. Le tableau de 1924 abouti donc, par d'autres chemins, à la même conclusion que celle

proposée par Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*: Les champs sont réensemencés, mais la prospérité n'a pas fleuri.

• • • • •

Le processus de re-«paysannisation» des zones rouges du front occidental après la Grande Guerre selon *Le fardeau des jours* (Bocquet 1924)

Le roman *Le fardeau des jours* (Bocquet 1924) témoigne, par la littérature, l'apparente reprise agricole durant l'Entre-deux-guerres dans les cinq communes de la zone rouge entre Armentières et Lens, au sud-ouest de Lille. Les villages, considérés par Léon Bocquet, sont situés à la jointure de l'espace urbanisé et dynamique de l'agglomération lilloise, ouverte à l'international, et du secteur minier des compagnies de Lens et de Béthune, à la vocation nettement ouvrière et productive. Fournes, Herlies, Illies, Marquillies et Wicres, villages prospères, ont vu déferler le 9 octobre 1914 les troupes bavaroises qui, à force de tirs, d'incendies, de lignes de blockhaus et de rangées de barbelés, sont parvenues à se maintenir sans reculer d'un kilomètre jusqu'au 9 octobre 1918, jour de leur départ définitif, laissant derrière eux un territoire en ruine.

Le roman présente comme thèse que, dans les espaces en ruine du Nord de la France, le long des kilomètres de la vaste échancrure des lignes des tranchées avec leurs remparts si dérisoires et si efficaces de barbelés et de blockhaus, la vie reprend, mais désenchantée. Léon Bocquet en parle en connaissance de cause, lui qui est né dans un des villages cités, Marquillies. Cette commune est incendiée et dévastée dès les premiers engagements des troupes alliées et ennemies dans le secteur Armentières-Lens, sur la partie nord du front qui se met en place. Marquillies, à cet égard, est un village-type de la grande désolation des localités sinistrées de la Grande Guerre. Le territoire fait office de témoin privilégié des occupations et des départs en exil des populations civiles obligées par les

occupants à quitter le village en ruine, cible des tirs britanniques. L'auteur Bocquet, durant toute la Grande Guerre, bénéficie au ministère des régions occupées à Paris, d'un emploi réservé, à l'instar de 150 000 autres personnes. Ce lieu d'observation lui permet d'être au courant, mieux que beaucoup, de la vie telle qu'elle se déroule sur le front durant les quatre années de la guerre. C'est cette observation *in situ* et les origines paysannes de Léon Bocquet qui légitiment son *Fardeau des jours* de 1924.

Léon Bocquet, instruit par les informations arrivant à son ministère, donne une vision saisissante de la situation en 1918-1919 dans les zones de l'ex-front occidental, envahi par les rats, les herbes folles et les friches arborées (pp. 90-105). Grâce aux renseignements obtenus au Ministère des Régions libérées, l'auteur connaît l'évolution des données agricoles, la satisfaction – ou non – des besoins des populations, la réalité de l'approvisionnement alimentaire des habitants des anciennes zones rouges et l'état de l'équipement des ménages nouvellement revenus et réinstallés. Et quand il évoque ces données, c'est pour signifier que tout manque, dès le retour des premiers évacués, effarés devant l'étendue des dévastations et des ruines.

Au manque de matériaux et d'outils, on suppléait par d'ingénieux stratagèmes. Un toit est vite rabillaudé avec des pannes, de la glaise et du chaume. On a vite rapetassé un trou au moyen de planches ou de briques. Mais, lorsque font défaut ardoises et tuiles, clous et paille, quand les arbres ne sont pas équarris et que les madriers sont trop longs, quand on chercherait en vain à travers le canton, truelle scie ou rabot ou marteau, les hommes de l'art, eux-mêmes, seraient embarrassés.

Les autres avaient recours à des méthodes de raccrocs. Des hourdages grossiers d'argile plaqués à la main réparaient les murailles sans les consolider; des fagotins d'épines, liés de barbelés, bouchaient les brèches au hasard; sur les combles, cliquetaient, mal assujettis par des pavés, des carrés de tôles et des tasseaux

de carton bitumé qui dégringolaient aux bourrasques. Devant les châssis, pendaient des loques et des débris de sacs à terre. Ce système de ravaudement sommaire continuait et aggravait le provisoire sinistre et l'à-peu-près coupable de la guerre. (Bocquet 1924 : 90-91)

L'extrait liminal, montrant l'extrême dénuement des réfugiés de retour «chez eux», évoque certes les taudis obligés de ces familles autrefois prospères et riches, mais il décrit aussi le cadre végétal de la zone rouge du front. Le paysage de Marquillies, d'Illies et d'Herlies, installe visiblement un territoire encore à l'abandon lorsque reviennent les premiers réfugiés: «les arbres ne sont pas équarris», les «fagotins d'épines» laissent entrevoir la ruine des champs, «le provisoire sinistre» est celui d'un canton dont les méthodes culturelles, au début du XX^e siècle, en faisaient un secteur envié pour sa modernité et ses innovations agricoles. Désormais, les villages sont la proie des rats: «Les Blanquart, faute de mieux, logeaient dans une écurie où galopaient les rats» (Bocquet 1924: 91). Un riche industriel d'Illies, Jean Carle, rapporte pareillement que, lors de sa première nuit dans son village déshérité, il a dû livrer combat contre les rats qui, malgré tout, lui ont croqué un morceau d'oreille (Carle 1930).

Et pourtant, la végétation se refait une place, à commencer par les simples. Les rebouteux les découvrent au sein des plantes fourragères qui ont résisté. Ce sont les fleurs bleues de la bourrache et les touffes de valériane, les tiges de salsepareille et les pieds d'absinthe, les rejets des sureaux et les jeunes pousses des tilleuls. Faute de médecins, pas encore réinstallés, les faiseurs de potions proposent leurs recettes à base de plantes censées guérir la grippe espagnole qui sévit:

Las, enfin, de se ronger d'ennui au coin des cheminées, beaucoup s'alitaient. Il leur répugnait d'ingurgiter les breuvages amers de salsepareille ou les tisanes tièdes

dont la compétence suspecte des bonnes femmes enseignait les recettes: fleurs de sureaux ou de tilleul, mixtures de bourrache et de valériane, décoction de feuilles d'absinthe, panacées diaboliques qui soulevaient le cœur aux moins délicats. A défaut d'autres remèdes, certains avalaient bols sur bols d'infusion de tiges de cassis. Boisson inoffensive, mais bientôt odieuse. (Bocquet 1924: 96)

7) *Casino*: terme employé par les occupants bavares, pour indiquer un blockhaus, sorte de vaste abri bétonné, destiné au regroupement festif des soldats durant les années de guerre. Les réfugiés, de retour dans leur village en 1919-1920, y ont vu des restes de piano, des bancs, des tables et des chaises, quantité de bouteilles vides, de vin, de bière voire même de champagne, signes évidents du besoin de récréation des Allemands pendant les quatre années du conflit. Témoignage de Madeleine Delerue (1897-1996), entretiens réalisés à Illies par l'auteur de 1970 à 1990.

8) Bonnier: Unité de mesure en vigueur avant la révolution française, équivalente dans la région de Lille à 1,4 hectare, encore utilisée au XXe siècle pour désigner des surfaces agricoles.

Ainsi, «sur le sol bouleversé à perte de vue, sur les chemins raboteux, au-delà des ponts de glace, au-dessus des ornières et des fossés» (Bocquet 1924: 97), tout croissait encore, ou de nouveau, miracle d'une nature qui revit. «Les frisures violettes des ciboules chantaient, sous le vent aigrelet, la bonne chanson réaliste du terroir fécondé» (Bocquet 1924: 106): la couverture végétale domestiquée se réinstalle car les civils sont revenus et ils habitent qui les ruines, qui les blockhaus, qui les baraquements fournis par l'Etat. «La vie est chaque jour meilleure et plus facile» (Bocquet 1924: 105).

Il n'y a plus que patience à prendre. [...] Regardez si ça germe et si ça pousse, ajoutait Hermance Pinchon, la droite désignant les jardins où des hommes binaient et sarclaient.

L'un après l'autre, en effet, l'un près de l'autre, les courtils renaissaient. Bêchée, hersée, émotée, ratissée, la terre souffrait aux semences et aux graines. Bientôt, autour des lamentables cahutes et des décombres, le sol, longtemps inculte et rongé de cruau se recouvrait d'herbes potagères, émerveillement des horticulteurs improvisés.

On ne tarderait plus à pouvoir servir à table autre chose que des panades et des soupes claires où nageait un vermicelle qui ne gonflait même plus, des haricots rebelles à la cuisson, et ces platées de pâtes alimentaires dont on était, à la fin, excédé. (Bocquet 1924: 105-106)

La végétation domestiquée pousse à nouveau. Il n'y a pas que les thym et les sauges, le cerfeuil et les carottes, le pourpier

et les laitues (Bocquet 1924: 106), tout s'ensemence dans des parcs ordonnés et des allées reconstituées. Tout ce labeur portait ses fruits: la terre renaissait, on pouvait envisager une place pour le foin !

Les parcs, taillés en pleine jachère, se couvraient d'une végétation encore clairsemée mais engageante. [...] Des fleurs de pois hâtifs, délicats et pâles, étoilaient les rames; les grappes roses des groseilliers, les frisures violettes des ciboules chantaient, sous le vent aigrelet, la bonne chanson réaliste du terroir fécondé. Même les bourgeons malingres éclataient, pressés de s'ouvrir, à des espaliers dont le coupet de branches noircissait, desséché par les chimies nocives de l'ennemi.

Comme autrefois, des touffes de jonquilles ébouriffaient leurs têtes dorées dans les plates-bandes; au long des sentiers parcimonieusement tracés entre les rectangles des semis, des œillets blancs alternaient avec des murets, des damas et quelques plants de reines-marguerites.

Devant le Casino⁷, les passants s'extasiaient. Bécu et Vasseur, aidés de la garçonnaille, avaient remis en culture plusieurs bonniers⁸. Le terrain nettoyé, foui, profond, remué et tassé, récompensait déjà les efforts de la tribu. Il y aurait du rendement, et, par ainsi, des provisions. Narcisse, entendu à ces travaux, avait déjà repiqué au cordeau de fières rangées de choux et d'endives. [...]

Ainsi, peu à peu, le village déshérité agrémentait son indigence. (Bocquet 1924: 106-107)

Le paysage du petit pays de Weppes retrouve sa fonction agricole. Ici poussent des légumes et ailleurs des plantes à fruits. «Un lent sourire s'épanouissait sur la face lugubre du paysage désastreux» (Bocquet 1924: 107): les herbes, les plantes redonnent du tonus à la population revenue habiter les villages. Ce qui montre que la vie reprend et se réinstalle, ce sont les plantations «inutiles», les plantations juste faites pour l'agrément des yeux.

Au seuil de la baraque, il avait, dans des caissettes, planté des pois de senteur et des capucines: les retombées multicolores ajoutaient leur gaité aux voliges de la façade. Qu'il aurait bien voulu pouvoir fleurir aussi les âmes tristes de la maisonnée ! [...]

Un lent sourire s'épanouissait sur la face lugubre du paysage désastreux; le parfum du renouveau semblait vaincre le malaise qui persistait et rendre l'atmosphère plus respirable. (Bocquet 1924: 107)

D'autres indices témoignent aussi du «lent sourire» qui se réinstalle, ce sont les animaux de la basse-cour qui reviennent et, avec eux, le bruit familier des bêtes domestiquées.

Un matin, monta vers le soleil un cri répété de résurrection: quelques coqs épars saluaient, à plein gosier, l'éclat d'une belle journée commençante. Des poules, à cette invite, dévolèrent de leurs perchoirs et, jalousement surveillées, gloussèrent dans leurs enclos. Une à une, les maisons longtemps muettes recouvraient leurs bruits familiers; et, de les entendre, une allégresse, qu'on avait cru morte, emplissait les cœurs. (Bocquet 1924 : 107)

La présence de ces bêtes, nombreuses depuis la distribution des lots de volailles par les Américaines de la YMCA et l'attribution des animaux à cornes par les autorités du canton, démontre la nécessité de remettre en état les prairies et d'obtenir du foin afin de nourrir le bétail retrouvé.

Les petites misses de l'YMCA, qui faisaient une randonnée en auto dans le canton, avaient distribué dans le village, leurs derniers lots de volailles. Il n'y en avait pas pour toutes les mains tendues. On procéda sur le champ à un tirage au sort. Les gagnants jubilèrent. Ceux que le hasard ne favorisa point maugréèrent. Les Américaines, riant à belles dents, promirent une nouvelle répartition prochaine. Femmes et enfants leur firent une ovation jusqu'à la grand'route où leurs voitures, cahotées à se rompre

et tressautantes sur les mauvais pavés, disparurent dans la direction de Lille.

Bécu était un chançard. Il lui avait été adjugé une poulette à plumes blanches, à triple crête, et un coq, pattu, aux ergots recourbés, qui se débattait comme un diable. Une bête sous chaque aisselle, serrée tel un trésor par un avare, le vieux rentra triomphant. (Bocquet 1924: 108)

Le fermier du Faux, le plus riche de Marquillies – il disposait, avant la guerre, d'une trentaine de chevaux, d'ouvriers dédiés à leur entretien, d'employées affairées au travail des champs, de personnels logés sur place dans les maisons voisines de l'exploitation –, obtint, lui aussi, des bêtes d'étable venant des organismes de l'armée.

Après les poulaillers des pauvres, les étables de ceux qui avaient des économies se regarnirent. Fort chichement, il est vrai, les aumailles étant hors de prix. Au Faux, un camion militaire débarqua un jour du bétail hollandais: quatre vaches mouchetées, deux mulets, une demi-douzaine de chèvres et des brebiailles.

«Pas de quoi occuper un bouvier! [...] Dire que j'ai compté à la censé, dans les temps, des trente-cinq génisses et jusqu'à trois cent moutons et agnelles.» [...]

Les gens se garaient, respectueux, pour laisser passer les bêtes à corne balançant leurs pis, flagellant leur croupe de leur queue embousée quand, précédées des biquettes fantasques, elles s'en revenaient brouter aux prés, ou en revenaient. Meuglements et bêlements dans l'ombre, à l'approche du soir, émouvaient comme des voix reconnues. (Bocquet 1924: 109)

Comme le dit Léon Bocquet, «les bras valides, masculins ou féminins, avaient où attaquer» (Bocquet 1924: 109). Les jardins retrouvent leurs parcs travaillés; les champs labourés commencent à réinstaller leur biodiversité; les «bois et terres incultes», selon les termes des données statistiques, donnent à nouveau du fourrage. Ces derniers territoires peuvent être localisés avec précision. Citons trois exemples: la zone humide de Lannoy, à Illies, ennoyée une

partie de l'année; les bords des voies ferrées du tortillard surnommé «train Michon», au delà du ballast et des quais; les larges rives des fossés telles celles de la Broelle à Wicres. Là, poussent et croissent les pieds de haute luzerne, le plantain sec des prés, le trèfle feuillu, les courtes graminées aux épis lourds, l'herbe verte et grasse disputant les rives des fossés aux orties blanches et jaunes qui font de belles têtes de couleurs au sein de cette végétation si diversifiée. Quelques uns, venant des quartiers ouvriers, le soir venu, avec une petite faux à main, viennent longer les sentiers pour faire «de l'herbe à lapin»: ils épient le bon moment, pas trop tôt car il faut laisser le foin se développer, pas trop tard car les plantes en grains ne conviennent plus, et les voilà qui emplissent leurs sacs de toile avec les plants coupés. Ceux des grandes fermes font paître des moutons sur les herbues. Nulle part l'herbe n'est gâchée. C'est que le retour à la vie d'avant tarde. La prospérité du début du XX^e siècle ne reviendra pas dans ce secteur: tel est le constat amer du *Fardeau des jours*.



• • • • •

En guise de bilan, on peut parler, en 1924, de survie différée quant aux fermes à petite échelle et de désenchantement relativement aux grands domaines (Bocquet 1924: 343). Les champs sont réensemencés, mais la prospérité n'a pas refleuré. L'héritage du début du XX^e siècle a été fortement anéanti par la Grande Guerre. La problématique productiviste a dû remplacer – comment faire autrement ? – l'ancien système agropastoral. L'Entre-deux-guerres correspond à «la fin des foins», c'est à dire à la fin du patrimoine bioculturel hérité des pratiques acquises sur un millénaire, au moins, d'expérience agricole.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bocquet, Léon. 1924. *Le fardeau des jours*. Paris, Albin Michel.
- Carle, Jean. 1930. *Autobiographie*. Illies, non édité.
- Dhennin-Lalart, Chantal. 2015. *Vivre, survivre, revivre sur la ligne du front. Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre*, Thèse dirigée par Xavier Boniface, soutenue le 13 janvier 2015. Illies, non édité.
- Calmès, Roger (ed.) 1992. *Les Mutations dans le milieu rural. Actes du colloque de Caen (17-18 septembre 1992) en l'honneur de Pierre Brunet*, Cahiers du cervir, n° XVIII. Presses Universitaires de Caen.

SOURCES D'ARCHIVE

- Source 1: Archives Départementales du Nord, M 650/ 92, Statistiques agricoles annuelles, Ministère de l'Agriculture, Récoltes de l'année 1912, Tableau de dépouillement cantonal, Canton de La Bassée, Arrondissement de Lille.
- Source 2: Archives Départementales du Nord, M 650/ 97, Statistiques agricoles annuelles, Ministère de l'Agriculture, Récoltes de l'année 1919, Tableau de dépouillement cantonal, Canton de La Bassée, Arrondissement de Lille.
- Source 3: Archives Départementales du Nord, M 650/ 106, Statistiques agricoles annuelles, Ministère de l'Agriculture, Récoltes de l'année 1924, Tableau de dépouillement cantonal, Canton de La Bassée, Arrondissement de Lille.



II. Bio-Cultural Diversity of Hay